

—Et d'un style étonnant ! appuya Pascal ; On le croirait bâti du temps des troubadours.

—Je parierais pourtant qu'il est de construction moderne... reprit Mathilde ; puis s'adressant au matelot, elle ajouta : Savez-vous, mon brave, à qui appartient cette maison ?...

—Oui, ma petite dame...

—Et pouvez-vous nous le dire ?

—Pourquoi pas ? Cette maison appartient, ou plutôt appartenait à M. Frédéric Baltus, assassiné il y a six mois, et dont on guillotina le meurtrier demain matin, sur la grande place de Melun....

Pascal et les deux femmes poussèrent une exclamation de surprise.

Pas un muscle du visage de Fabrice ne bougea.

XIII

LA VILLA BALTUS.

La villa sur laquelle Mathilde avait attiré l'attention était un logis moderne, d'une exquise coquetterie, bâti en briques et en pierres vermiculées, dans le style de la Renaissance, avec des tourelles à clochetons dont la croix latine coupait les fenêtres.

Les rayons du soleil, frappant obliquement le petit castel, mettaient des flammes multicolores sur ses vitraux peints, de la bonne époque.

Un parc de cinq ou six hectares, planté d'arbres séculaires, s'étendait derrière ce ravissant pastiche des demeures féodales.

Un escalier à double rampe, dont un ciseau habile avait sculpté les ornements touffus, conduisait à la porte ogivale.

Une grille de fer, du même style que le manoir en miniature, et provenant sans doute de quelque logis seigneurial irrespectueusement jeté bas par la pioche des démolisseurs, donnait accès sur la route pittoresque qui longeait la Seine.

Au premier étage une large baie à triples vantaux, garnis de vitrages colorés, serties de plomb, s'ouvrait sur une terrasse bordée de balustres ciselés comme un bijou florentin, et soutenue par des cariatides d'un goût très pur.

Les vantaux de la baie dont nous venons de parler étaient ouverts.

Au moment où le canot passait devant l'habitation, une jeune fille parut sur la terrasse.

Cette jeune fille était en grand deuil.

Une lourde chevelure sombre couronnait son visage pâle, aux traits de médaille.

On lui pouvait appliquer ces deux vers d'Alfred de Musset :

“ Sous sa tresse d'ébène, on eût dit, à la voir,

“ Une jeune guerrière avec un casque noir.”

Son vêtement, d'une étoffe sans reflets étroitement ajustée, dessinait une taille exquise et les contours fermes et purs d'un buste de statue.

Elle ne portait pas un bijou, sauf un médaillon de marbre noir sur lequel s'entrelaçaient deux lettres d'argent, une F. et un B. et qu'un simple ruban de velours suspendait à son cou délicat.

L'expression de sa figure énergique et charmante était profondément triste.

Un grand lévrier gris de fer bondit à côté d'elle, aspira l'air avec une sorte d'inquiétude et, voyant le canot glisser sur la rivière, fit entendre un grognement sourd et menaçant, suivi d'un aboiement plaintif.

—Silence, Fox ! commanda la jeune fille d'une voix brève.

Le lévrier obéissant regarda sa maîtresse, vint lui lécher la main et s'étendit à ses pieds, n'aboyant plus, mais continuant à donner des signes de méfiance et de colère.

En entendant la voix de la maîtresse de Fox, Fabrice avait tressailli pour la seconde fois, mais sans tourner la tête.

—Sapristi ! la jolie personne !! dit Mathilde avec une admiration sincère.

—Un peu trop pâle, répliqua la jeune Adèle, mais rudement jolie tout de même !...

—Quel galbe, mes enfants ! appuya le petit baron. Épatante ! épatante ! un relief à tout casser !... Regardez donc, Fabrice... cette châtelaine en vaut la peine.....

Fabrice ne pouvait, sans une affectation inexplicable, résister à la demande de Pascal.

Il tourna la tête vers le balcon.

Son regard rencontra celui de la jeune fille.

Il se souleva à demi, s'inclina profondément et salua.

La jeune fille rendit le salut avec une sorte de politesse grave et froide.

—Tiens ! dit Mathilde, vous la connaissez ?

—Oui... répliqua Fabrice en fronçant le sourcil.

—Où l'avez vous connue ?

—Dans le monde, à Paris.

—Est-ce une femme mariée ? reprit Mathilde.

—Non c'est une jeune fille.

—Elle se nomme ?

—Que vous importe ?

—Curiosité pure.

—Eh bien ! elle se nomme Paula Baltus.

—La sœur de ce M. Baltus dont on parlait tout à l'heure ?

—Oui, sa sœur.

Ici le matelot, qui pour la troisième fois bourrait sa pipe, intervint sans façon.

—Et aussi bonne qu'elle est jolie, mam'zelle Paula... dit-il. Parlez-en à n'importe qui dans le pays... on vous répondra que c'est la providence des malades et des pauvres... Ah ! il fallait la voir avant le malheur... une vraie fauvette pour la gaieté... Depuis l'assassinat de son frère par un misérable, ce n'est plus ça... Elle pense sans cesse à cette matinée terrible où elle attendait M. Frédéric vivant, et où on lui rapporta son cadavre...

—Brrr !... cela fait froid dans le dos !! murmura Mathilde. Mais comment donc cet assassinat a-t-il eu lieu ?...

—C'est une sombre histoire... répondit le matelot.

Fabrice intervint vivement.

—Une histoire lugubre dont il est inutile de fatiguer ces dames... dit-il.

—Ah ! bourgeois, répliqua Bordeplat, je ne tiens guère à la raconter, je vous en fiche mon billet...

—Mais nous tenons à l'entendre, nous ! fit Mathilde. Nous adorons les émotions !... Frissonner et pâlir d'effroi, et pleurer d'attendrissement... y a-t-il rien au monde de plus délicieux ! Si l'histoire vous déplaît, mon cher Fabrice, ne l'écoutez pas !...

Le jeune homme eut un rire contraint.

—Et en quoi me déplairait-elle, je vous prie ? s'écria-t-il ; je la connais et je craignais pour vos nerfs, voilà tout. Mais si vous y tenez, faites-vous narrer la chose par ce brave homme...

—Mais oui... mais oui... nous y tenons... dit Pascal, les histoires d'assassinats, c'est toujours palpitant... Dans les journaux politiques, la seule chose intéressante, parole d'honneur, et qui vaille la peine d'être lue, c'est le compte rendu de la cour d'assises... Il y a des gredins qui sont tout un roman.

—La paix, baron ! commanda Mathilde, puis s'adressant au matelot, elle ajouta : Vous disiez donc que mademoiselle Baltus ?...

—N'est plus du tout la même depuis que son frère est tombé sous les coups du misérable qu'on guillotine demain matin. Et je vous prie de croire, madame, que je serai là, au premier rang... Non que j'aime les spectacles sanglants et qu'il me plaise de voir tomber un tête, mais parce qu'il est possible que l'assassin parle, et, s'il parle, je veux entendre ce qu'il dira.

—Vous croyez qu'il parlera ?... demanda Fabrice d'une voix changée.

—Je n'en sais rien, mais je l'espère.

Fabrice allait insister sans doute, Mathilde ne lui en laissa pas le temps.

—Pauvre jeune fille ! murmura-t-elle en regardant de loin